



Espoir brisé dans «Love of Fate»

CINÉMA N'ayant pas trouvé place dans «Eldorado» d'Imhoof, des images fortes, parfois dures, constituent ce documentaire brut sur l'émigration syrienne

Au commencement, il y a *Eldorado* (2018). Le magnifique documentaire de Markus Imhoof emprunte les routes migratoires sans oublier le souvenir d'une petite immigrée italienne pendant la guerre. Le film va de la Méditerranée à l'opulente Suisse allemande, en passant par l'Italie où les dames de la terre cueillent les tomates pour un salaire de misère. Il devait comporter un autre volet suivant, du Liban à l'Allemagne, deux familles de migrants syriens. Le destin en a décidé autrement: la veille du départ, Mohsen Jarad, le principal protagoniste, meurt inopinément. Il devient impossible d'intégrer cette séquence dans *Eldorado*, «le drame de la famille Jarad débordant les enjeux du film».

Le réel dans ce qu'il a de plus brutal

Les rushes abondants finissent dans les oubliettes du cinéma et de la mémoire collective. Or le producteur Pierre-Alain Meier ne peut se résoudre à les abandonner, à tirer un trait sur le travail remarquable du cameraman Peter Indergand et du preneur de son Jürg Lempen. En accord avec le concept philosophique d'*amor fati*, soit le fait d'«accepter le destin», il a exhumé les documents écartés et les a remontés en addendum à *Eldorado*.

Tenant plus du témoignage que du documentaire de création, *Love of Fate* entre dans l'intimité des familles, approche au plus près la réalité de l'émigration, avec ce qu'elle comporte de souffrances, d'anxiété et d'humiliations. Et donne à voir la mort au travail: Mohsen ne se sent pas bien; il tombe dans le lobby de l'hôtel où des infirmiers essaient longuement de le ranimer. Il est tout gris lorsque l'ambulance l'emporte. Aucun spectateur ne l'oubliera jamais.

Love of Fate suit la formation de ceux qui s'envolent vers d'autres cultures. Initiation aux monnaies étrangères, prévention des bizarreries exotiques... Une signalétique simple expose deux attitudes existentielles contradictoires: des traces de pas noirs vont droit vers un point rouge et le traversent dans le premier panneau; elles le contournent prudemment dans le second. Telles sont les manières occidentales et orientales d'affronter un problème.

La dernière séquence montre l'arrivée des enfants à l'aéroport de Hanovre. On leur distribue des peluches en guise de bienvenue. Les années suivantes seront certainement moins caressantes pour les petits Syriens émigrés... Documentaire brut, *Love of Fate* confronte le spectateur au réel le plus brutal. Certains festivals ont préféré ne pas montrer le film. La démarche de Pierre-Alain Meier est pourtant honorable. A la manière d'un *memento mori*, elle permet de ne pas oublier la famille Jarad. ■ A. DN

Love of Fate, de Pierre-Alain Meier (Suisse, 2021), 1h28.